

I

laboratoire espace cerveau

space brain
laboratory

A

Cycle « Vers un monde
cosmomorphe »

C

**Synthèse
de la Station 21
29 - 30 octobre 2021**

**Cartographie des
nous #2 / Le ménage-
ment de la terre**

– *Ex-Situ* Ferme des
Blés Barbus *Truinas*
(*Drôme*)

**Cartography of us #2
/ Caring for the land**

**INSTITUT
D'ART CONTEMPORAIN**
Villeurbanne/Rhône-Alpes

11 rue Docteur Dolard
69100 Villeurbanne
France

t. +33 (0)4 78 03 47 00
f. +33 (0)4 78 03 47 09
www.i-ac.eu

Faisant prolongement à une première cartographie des relations entre humains et non-humains, intitulée « Rituel·le·s » (Station 18, 8-9 janvier 2021) et placée principalement sous le signe de l'écoféminisme, cette séquence de La Fabrique du Nous, initiée par l'IAC et URDLA, était consacrée au renouvellement des « arts de l'attention » (Anna Tsing) par des pratiques de description les plus fines possibles, afin de mesurer nos attachements à la terre. Le contexte plaidait pour cet angle, car cette Station 21 était accueillie hors les murs de l'IAC, à l'invitation de la manifestation SILLON / itinéraire-Art-Drôme, se déployant tout le mois d'octobre 2021 sur une trentaine de kilomètres reliant cinq villages (Saoû, Soyans, Félines-sur-Rimandoule, Rochebaudin, Pont-de-Barret) situés dans les paysages naturels de la Drôme (26). Une vingtaine de lieux patrimoniaux et agricoles ainsi que des fermes accueillait des propositions d'expositions et d'interventions artistiques contemporaines. Cette territorialité forte, où de nombreuses énergies locales sont soucieuses de situer leurs modalités d'existence

et de subsistance dans des communautés rurales au dynamisme certain, a inspiré à Nathalie Ergino et Matthieu Duperrex l'orientation de ces journées des 29 et 30 octobre sous le titre « Le ménagement de la terre ». Les exposés et échanges de cette Station 21 eurent lieu dans la Grange de la Ferme des Blés Barbus, à Truinass, tandis que le Cabinet de recherche (œuvres à l'étude) était proposé au public de SILLON dans l'Atelier Chroma, à Saoû. La modération était assurée par Cyrille Noirjean, directeur d'URDLA et Héloïse Lauraire, historienne de l'art.

Après une visite par les participants du Cabinet de recherche, Bastien Joussaume, initiateur et coordinateur de SILLON, a inauguré la première journée par une brève présentation des enjeux d'un art contemporain situé en ruralité, et interprété à l'aune du développement des « droits culturels », selon lesquels la vitalité artistique n'est pas du ressort exclusif d'institutions consacrées et de professionnels « du sérail ». D'où l'intérêt de penser la création depuis les écosystèmes locaux, et la

stimulation qu'il y a à concevoir une écologie artistique « au ras du sol » et de ceux qui en prennent soin. Formulation que **Nathalie Ergino** a prolongée en rappelant le parti pris, dans les stations du Laboratoire espace cerveau, d'une non-séparation des concepts et des percepts de l'art au cœur de relations cosmomorphes qui nous transforment et construisent des communs. Trouver « la bonne approche pour être *ici* » a donc été le leitmotiv de cette programmation. **Matthieu Duperré**, son co-concepteur, a souligné dans son introduction que ménager la terre plutôt qu'aménager le territoire, c'est bien sûr le fait d'engagements corporels et synesthésiques, mais aussi d'efforts de « traduction », ce que produit l'art au croisement des sciences et de leur instrumentation, pour mieux sentir en singularité ce qui nous arrive collectivement – rien de très bon dans l'ensemble. Cette introduction a compté quatre temps : le danger de la déterrestation des Modernes et la nécessité de retrouver un corps médial (Augustin Berque) ; le ménagement de l'espace et du temps (diastématisation de Pierre Caye) pour lutter

contre l'enrôlement de toutes les matérialités de la terre par le capitalisme ; la nécessité d'ouvrir au vivant la catégorie de travail afin de déployer la signification politique d'un ménagement de la terre ; enfin, la reprise de l'intuition de Marx (*Grundrisse*, 1857-1858) selon laquelle c'est d'une même vampirisation du « travail vivant » que sont victimes les travailleurs humains et les entités naturelles.

La première communication, assurée par l'anthropologue **Germain Meulemans**, a présenté les contours d'une anthropologie des savoirs et des techniques se rapportant aux sols dans les mondes de l'aménagement et de la science des sols, démontrant par l'exemple que « ménager la terre » est à entendre au double sens de la planète Terre et du sol, qui concerne une grande partie de la mince couche habitée de cette planète (la « zone critique »). Brossant l'histoire de la pédologie et les controverses – non exemptes d'arrière-pensées idéologiques et productivistes – relatives aux référentiels des sols, Germain Meulemans a montré comment le faire, ou plutôt le « collaborer dans le faire », avec les forces

vivantes du sol, induisait de nouveaux récits interspécifiques et des transformations sociales. Prenant l'exemple d'une enquête menée sur le Plateau de Saclay avec l'artiste Anaïs Tondeur (*Hanter les lisières*), il a souligné combien l'histoire socio-pédologique du paysage (le *taskscape* dirait Tim Ingold) pouvait opposer une créativité résistante à l'ingénierie aménagiste : par exemple, les cultures rurales de Saclay répondaient par le mythe et les fictions aux grandes entreprises d'aménagement du territoire et de fragmentation des sols. En décrivant la constitution de ses archives de matériaux et de formes (*Colonies*), l'artiste **Linda Sanchez** a amplifié cette notion du paysage comme palimpseste où, selon une métaphore foucaldienne, le quadrillage du territoire, relatif à sa maîtrise étatique (bornes kilométriques, plots numérotés sur le bord des voies SNCF, etc.), est comme « troué » et colonisé par un même lichen orange croûteux (*Xanthoria parietana*), invitant à une expérience sensitive interspécifique. Les questions, très riches, ont roulé tant sur le projet politique d'un référentiel des sols dans la modernité capitaliste que

sur la métabolisation, par la « chorégraphie des corps », des composants sensibles du paysage et des milieux, fussent-ils altérés.

L'écrivain **Camille de Toledo** a consacré son exposé à la « seconde saison » des droits de la nature – la première étant consacrée à la constitution d'un droit réglant la protection de l'environnement. Cette fois-ci, il s'agit d'entendre le bouleversement des droits subjectifs des entités terrestres pour nos manières d'arbitrer les conflits au travers d'institutions et de codifications. C'est un véritable vertige qui s'ensuit et qui fait poser la question suivante : « à quoi tenons-nous lorsque nous perdons pied ? ». En auteur amoureux des traductions, Camille de Toledo a souligné que lorsqu'on vacille sur les termes de l'habitation, on se pose le problème de la narration, de « l'encodage » des attachements à la terre : « notre espèce est *narrens* avant d'être *sapiens*. » Le soulèvement légal terrestre appelle donc des inventions de codes, jusqu'à la définition d'une nouvelle économie politique : considérer que la nature travaille, c'est aller bien au-delà de la reconnaissance

des services écosystémiques, unilatéraux, puisque cela donne aux êtres et choses naturels un droit véritablement opposable pour réparer le monde (ou faire reconnaître de nouvelles blessures). Bien sûr, cela requiert des interfaces : traducteurs, tuteurs, intendants ? Qui est l'interprète de quoi ou de qui ? C'est ce que le dialogue suivant, entre l'artiste **Suzanne Husky** et le permaculteur **Hervé Coves**, tendait à mettre en tension, autour d'un mythe de la fécondité dont les principaux protagonistes étaient des oiseaux malicieux.

La seconde journée fut l'occasion de revenir sur ce temps du mythe et de la métamorphose, en nous demandant comment la vitalité s'exprime, notamment culturellement, dans l'économie matérielle de nos échanges entre organismes, artefacts et environnements. **Perig Pitrou**, anthropologue spécialiste des cultures amérindiennes, étudie la façon dont les humains interagissent avec les vivants, qu'il s'agisse de biologie de synthèse, des musées d'histoire naturelle, du

programme Biosphère 2, etc. – à chaque fois pour mesurer comment des conceptions de la vie et des critères esthétiques sous-tendent ces pratiques d'interactions. Les présentations de cas intégraient aussi, au-delà des rituels et des conceptions très sophistiquées de la matérialité des êtres vivants, le bio-art (Oron Catts) et les perceptions animistes du végétal dans le cinéma (Luce Lebart, Jean Comando). Que cette matérialité et cette agentivité du vivant fassent l'objet principal de l'attention, du soin, dans le ménagement de la terre, c'est ce que démontrait aussi l'intervention de l'artiste **Laetitia Carlotti**, faisant état de son terrain en Corse centrale, autour notamment des vaches dédomestiquées (pour ne pas dire férales). Aux observations plastiques et anthropologiques qui invitent à penser la vie comme pouvoir qui oblige à composer, l'une des personnes du public a ajouté qu'en agroécologie, l'objectif est de créer un équilibre entre la mort et la vie : « la mort est un cadeau que la vie fait à la vie ».

Les artistes Linda Sanchez, **Baptiste Croze** et **Didier Tallagrand** ont témoigné ensuite de leur récente résidence-

mission en Drôme provençale autour du réinvestissement des gestes, us et savoir-faire locaux collectés, réinterprétés, détournés, comme autant de prolongements de formes actives et processus qui caractérisent les dynamiques locales. Ce fut l'occasion de prendre position de façon pragmatique quant à l'adresse de l'art : les protocoles se font se disant, se transmettant, et la question esthétique se transpose dans l'évidence d'une participation au monde des artistes. « L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art », la maxime de Robert Filliou n'a pas vieilli ! Relatant ses expérimentations en terre crue, l'artiste **Tiphaine Calmettes** s'est ouverte avec sincérité au doute quant à l'intervention « située » : souvent l'artiste ne peut prétendre connaître de façon approfondie l'environnement dans lequel il agit. Comment dès lors résonner de façon juste ? Le développement d'une convivialité de terrain, d'un partage des outils de transformation de la matière sont des vecteurs de l'instance artistique et de sa capacité d'attention à la terre. Comme pour ajouter la pratique au discours, Tiphaine Calmettes

s'est entretenue avec Joseph, boulanger-paysan de son état et notre hôte pour l'occasion, autour des blés de population, sélectionnés par les paysans eux-mêmes, et de la réappropriation d'une chaîne de production agricole.

Dans sa conclusion, Matthieu Duperrex a rendu hommage aux pratiques ancrées dans une relation intime avec le terrain, les artistes et les anthropologues ici réunis questionnant des phénomènes, des lieux, des substances, des résidents (humains, animaux, végétaux), des habitudes, des récits... Déplacer l'expression politique et démiurgique de l'aménagement du territoire vers celle, attentionnée mais précaire, d'un ménagement de la terre, cela signifie notamment prendre appui sur les matières, les fluides, les processus biologiques en tant qu'ils débordent « l'environnement » par leur puissance géomorphique. Le ménagement de la terre élit un autre sol que celui du territoire d'opération et de domestication du vivant des aménagements productivistes et extractivistes. C'est un sol structuré en archipels au sein d'une érosion accélérée de la biodiversité. Ces

îlots de résistance – car c’est de cela qu’il s’agit aussi – sont des lieux de déchiffrement et de traduction des processus techniques et organiques. S’appuyant sur des visuels consacrés au comportement de la taupe, Matthieu Duperrex a filé trois métaphores opératoires décrivant, selon lui, le périmètre d’un ménagement de la terre : creuser (c’est-à-dire enquêter sur les milieux), étendre son domaine (c’est-à-dire traduire les agentivités et processus), ramener à la surface (c’est-à-dire inventer des institutions potentielles pour prendre davantage soin). Dans des « patches » de lent dérangement (*slow disturbance*) comme les forêts de pins qui font l’objet de l’enquête sur *Le champignon de la fin du monde*, l’anthropologue Anna Tsing remarque la capacité des migrants et des peuples indigènes à entrer dans des collaborations interspécifiques. Cette situation « à la limite », peu enviable et construite d’expédients, implique de ne pas présupposer des relations préexistantes pour faire advenir des communs et les protéger contre une appropriation (captation, scalabilisation et aliénation) intensive : « dans la situation globale de précarité

qui est la nôtre, nous n’avons pas d’autre choix que de chercher la vie dans ces ruines. »

Matthieu Duperrex